

## Une vie de sage-femme

Lorsque nous étions enfants dans les années 60, descendre la rue de Siam avec notre mère, le jeudi après-midi ou le samedi, était une véritable course d'obstacles. « Votre mère est la meilleure sage-femme de la ville de Brest » disait mon père. Cette boutade avait un accent de vérité : nous ne comptions plus le nombre de fois où nous étions arrêtées par les femmes, les mères, les grands-mères de femmes qui avaient accouché avec elle et qui ne tarissaient pas d'éloge : elles n'oublieraient jamais sa gentillesse, son calme, son professionnalisme, son attention, etc. etc. Nous étions fières, bien sûr, d'entendre ces concerts de louanges, mais ennuyées d'être ainsi retardées dans nos sorties, et conscientes, surtout, que ces femmes ne connaissaient que la face positive de la médaille. Son revers, elles n'en avaient sans doute aucune idée.

Ma mère avait fait ses études de sage-femme pendant la guerre avec le projet de repartir à Hanoï y retrouver sa mère qu'elle avait quittée à l'âge de 15 ans ; son diplôme serait l'assurance qu'elle pourrait toujours y trouver du travail. En cours de route, la rencontre avec mon père, veuf et déjà père de quatre enfants, en a décidé autrement. Ils se sont mariés en 44, et entre 1945 et 1955 la famille s'est agrandie de cinq enfants. Plus question pour ma mère de retour au Tonkin !

Mon père était menuisier-ébéniste. Il avait ouvert, dans le chef-lieu de canton où il avait déjà repris l'atelier de son père, lui-même menuisier, un commerce de meubles. En 1949, la famille déménagea à Brest où mon père avait fait construire un immeuble : magasin sur deux étages, deux étages d'appartements pour y loger sa nombreuse famille ainsi que ma grand-mère paternelle devenue veuve, et atelier sur cour. Les premières années, ma mère travailla au magasin : il n'y avait que deux étages à monter pour assurer en même temps la bonne marche de la maisonnée. Mais, au début des années 60, la faillite de mon père la contraignit à reprendre son travail de sage-femme. J'avais huit ans, ma jeune sœur cinq. Quelques années auparavant, sollicitée par un médecin obstétricien, elle avait refusé un poste à l'hôpital : « comment voulez-vous que je fasse avec ma toute bande ? ». Bande ou pas, il a

bien fallu reprendre le chemin de la salle d'accouchement et c'est dans une clinique privée où les gardes étaient de huit jours et huit nuits qu'elle reprit du service.

Ma mère adorait son travail. Sage-femme était une partie non négligeable de son identité, qu'elle a revendiquée jusqu'à la fin de sa longue vie. Mais le rythme des gardes, imposé en partie pour la convenance de l'autre sage-femme, célibataire, qui habitait dans la presqu'île de Crozon, était pour elle, mère de famille nombreuse, carrément inhumain.

La clinique était située à 20' à pied de la maison, en bas du Cours d'Ajot, une promenade qui surplombe le port de commerce, avec vue sur la rade de Brest. Les jours sans école, nous pouvions « descendre » voir notre mère, goûter avec elle, aller jouer sur le cours d'Ajot quand un accouchement s'annonçait ou que les soins aux jeunes accouchées la requerraient. Quelquefois, en fin de journée, elle « remontait » à la maison passer un moment avec nous, qui étions confiées à la garde bienveillante et aimante de l'employée de maison qui fut pour moi comme une deuxième mère.

À ce rythme-là, combien de temps se passa-t-il avant qu'elle ne s'épuise? J'entends encore « Yaya » nous dire, alors que nous rentrions de l'école, « faites attention, ne faites pas trop de bruit, maman a une crise d'asthme ». Je me revois, allant sur la pointe des pieds, le cœur tremblant, jusqu'à la chambre de mes parents et apercevoir, par l'entrebâillement de la porte, ma mère, assise dans son lit, le dos calé sur de gros oreillers, qui cherchait sa respiration, et je me demandais, terrorisée, si elle pourrait mourir.

Les gardes passèrent à un rythme de 3 jours/4 jours, mais cela restait épuisant. A l'épuisement s'ajoutait, la dérive scolaire de mon frère, les responsabilités trop lourdes qui incombaient à ma sœur aînée, ce qu'elle sentait sans doute de notre désarroi, et elle finit par démissionner. Elle « vissa » alors sa plaque de sage-femme en bas de l'immeuble et pendant quelques années, fit des soins à domicile.

Des médecins connus quand elle était élève sage-femme la sollicitèrent pour qu'elle vienne faire des remplacements dans leur clinique. Nous avons grandi, elle avait récupéré un peu de son

énergie, elle finit par reprendre du service à plein temps. Le rythme des gardes quoique plus « raisonnable » restait bien sûr fatigant, mais l'ambiance était bon enfant - un tantinet paternaliste certainement - les rapports étaient courtois voire amicaux avec les obstétriciens, sages-femmes et médecins prenaient leurs repas ensemble, et la vie au travail pendant cette période fut plutôt heureuse pour ma mère.

L'arrivée de deux nouvelles gynécos changea la donne. Elles prirent rapidement le pouvoir sur les médecins d'antan, et firent vite savoir que les « chefs », c'étaient elles : l'accès de la salle à manger fut désormais réservée aux médecins, c'était la croix et la bannière pour obtenir des congés d'été, les relations humaines devinrent vite exécrables et la révolte finit par gronder. Ma mère adhéra à la CGT – quelque temps auparavant on aurait ri au nez de celui ou celle qui aurait évoqué une telle possibilité ! – et pendant ses dernières années d'activité le rythme des gardes était passé à 24h pour 72h de repos.

Quand, à 95 ans, elle décida d'entrer en maison de retraite, aucun personnel n'ignorait qu'elle avait été sage-femme. Elle leur signifiait ainsi qu'elle était des leurs, qu'elle savait ce qu'était leur travail et ses difficultés. Il n'y avait que les « je m'en foutiste » comme elle disait qui ne trouvait pas grâce à ses yeux. Et je n'oublierai pas les paroles de cet aide-soignant, à quelques jours de sa mort alors qu'il avait terminé ses soins et qu'elle le remerciait : « c'est un honneur pour moi Madame Cléach » et, se tournant vers moi : « vous ne pouvez pas savoir tout ce que votre mère m'a appris ».

**Michèle Cléach**